

PRÉFACE

Le livre édité par Esther Dehoux et Damien Carraz sous le titre « Images et ornements autour des ordres militaires au Moyen Âge » a une genèse qui mérite d'être rappelée. L'idée première des deux chercheurs était de faire travailler ensemble historiens des ordres militaires et historiens des images autour d'une question simple : les ordres militaires ont-ils voué un culte plus particulier aux saints guerriers ? L'affaire semblerait à première vue entendue : les saints combattants étaient tout indiqués pour constituer à l'intention des frères de la *militia Christi* (considérée dans son ensemble) des modèles propres à stimuler les ardeurs de ces religieux d'un type nouveau. Or, il faut se méfier des évidences ! L'aventure s'est révélée fructueuse dans la mesure où les participants de cette « expédition intellectuelle » et les éditeurs du volume ont accepté de se laisser guider par leurs sources et leurs observations ; c'est ainsi que le sujet des deux rencontres, dont les actes sont ici publiés, a glissé vers l'étude du rapport à l'image au sein des ordres militaires, images des saints, en priorité, mais, plus largement, toute forme de représentation figurée ou de décor, ce dernier fût-il purement abstrait.

Pointe alors une autre source d'étonnement : ces rudes guerriers que les clichés montrent plus prêts à fourbir leurs armes et à s'entraîner au combat qu'à contempler quelque scène religieuse ou admirer la beauté d'un objet cultuel auraient-ils eu du goût pour l'image et la qualité d'un décor ? Or, comme des évidences, l'historien doit tout autant se méfier des clichés. On lira avec émotion, dans l'introduction du volume, la fierté dont, en ses ultimes moments de vie, face à ses juges, témoigne Jacques de Molay, dans son évocation de la qualité des ornements liturgiques et des reliques que recèlent les chapelles et les églises du Temple, se saisissant de cet argument pour la défense et illustration de son ordre. Pour le dire de manière bien schématique, on peut savoir manier les armes et manifester de la sensibilité artistique, ce que démontrent à l'envi de nombreux membres de l'aristocratie médiévale. Les ordres militaires ont donc bien eu une « culture visuelle » ; restait à en définir les caractéristiques.

L'intuition d'Esther Dehoux et Damien Carraz qui a présidé à ce livre est à cet égard riche de beaux fruits qui se laissent saisir au fil des pages et

seront à suivre dans les recherches qui en naîtront. Ces fruits résident tout d'abord dans la nouveauté de la problématique qui a poussé les contributeurs à envisager les supports les plus larges de l'image dans la vie des ordres militaires : non seulement les peintures présentes dans les lieux de culte que les frères firent édifier ou contrôlèrent, voire dans les édifices résidentiels adjacents – ce qui vaut la reprise, à frais nouveaux, de dossiers connus –, mais aussi sur les sceaux, qui se taillent une belle part dans ces études, ou les objets liturgiques. Certes, on soulignera que les premières enquêtes dont il est fait état se sont limitées aux deux ordres principaux, Templiers et Hospitaliers, au domaine majoritairement français (mais sans ignorer l'Italie et la péninsule Ibérique), suivant une chronologie centrée sur les XII^e et XIII^e siècles. Des champs déjà vastes mais qui, on l'aura deviné, attendent des compléments. Ces derniers viendront par la poursuite d'un travail d'inventaire méthodique, appelé de leurs vœux par plusieurs auteurs, à commencer par les deux éditeurs du volume, qui décrivent avec lucidité et honnêteté, dans leur introduction, les limites de leur projet.

Si elles sont conduites – ce que l'on espère vivement –, de telles collectes permettront sans aucun doute d'avoir une appréciation plus fine encore du phénomène, qui nourrira les débats que l'on sent poindre au fil des interventions et que résume la conclusion, signe, là encore, de la fécondité de l'entreprise. On relèvera une première question, récurrente : la production artistique commanditée par les ordres militaires, notamment pour leurs églises, fut-elle de qualité ou commandée à des artistes modestes ? Les jugements portés sur ce point ne sont pas unanimes, reflets de la diversité des œuvres, en ce contexte comme en d'autres. Autre débat : faut-il mettre la place tenue par les images dans la vie de ces ordres au compte du fait que leur recrutement ait comporté une large composante aristocratique ? Et, corollaire de ces deux interrogations, comment apprécier le niveau culturel des frères qui, sans avoir reçu le bagage exégétique et théologique de leurs confrères dominicains, n'étaient pas dépourvus de références ? Sur tous ces sujets, les appréciations divergent et attendent plus de matériau pour s'affermir et se nuancer.

Quelle que soit la prudence adoptée envers les bilans dressés par les études réunies dans ce volume, il n'est resté pas moins frappant pour le lecteur que se dégagent déjà des lignes de force qui dissipent de manière bienvenue quelques clichés. Celles-ci contribuent à recadrer la place des ordres militaires dans la société et l'Église médiévales, au prisme de leur attachement aux saints et, de manière plus générale, de leur fréquentation des images.

Premier acquis de ces travaux, qui bouleverse l'hypothèse de départ : les ordres militaires n'ont pas manifesté d'affinités marquées pour les saints guerriers, pas plus que pour la représentation des scènes de bataille. Déception ? Que non : il est des silences qui sont aussi éloquents que de

longs discours. Force est donc de constater qu'il n'y eut pas, dans le milieu des « religieux en armes », par le truchement des images, d'incitation particulière au martyre ou d'exaltation de l'exercice de la violence, sous l'exemple tutélaire d'un saint. Rappelons pour abonder en ce sens qu'aucun membre de ces ordres guerriers ne fut canonisé. Les dévotions des frères, à en juger par le patronage de leurs églises, les figures peintes sur les murs de ces édifices ou les scènes retenues sur les sceaux, se tournent majoritairement vers les grands saints universels, dont Jean-Baptiste, mais surtout la Vierge et le Christ, étroitement liées à leur mission en Terre sainte et à l'évolution que l'Église institutionnelle souhaite donner au culte des saints. À ce titre, on se montrera plus étonné de constater la faible présence de la cité sainte, Jérusalem, et, plus largement, de la Terre sainte dans cet ensemble d'images : un autre vide dont il faudrait approfondir la signification.

Si saint Georges fait exception, ce ne serait, sous bénéfice d'inventaire, que dans un second temps, quand les idées grégoriennes ont triomphé, notamment auprès des membres de la petite aristocratie qui peuplent les ordres militaires et au prix de la réorientation de son combat, non plus en faveur de la délivrance d'une jeune femme mais contre un dragon. De même saint Martin demeure-t-il l'incarnation de la charité et n'a pas été « militarisé » à la faveur de son passé de soldat. En revanche, la part non négligeable accordée aux saints martyrs des temps anciens du christianisme a été soulignée ; mais il semblerait bien qu'elle ne soit pas propre à une « culture de la violence » au sein des ordres militaires : ces martyrs sont légion dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, mais aussi dans les calendriers et bréviaires, accompagnés d'une riche mise en image de leurs supplices, pour les manuscrits les plus soignés. Il y aurait donc là un trait caractéristique de la période plutôt que la preuve d'une sensibilité propre aux ordres militaires.

La révérence manifestée envers les grands saints et mystères du christianisme (les représentations de la vie du Christ ou de celui-ci trônant en gloire sont courantes) n'empêche cependant pas certains lieux de culte patronnés par les ordres militaires de faire place à la sainteté locale. À bien y réfléchir, il n'est pas surprenant d'observer dans les pratiques de ces religieux les mêmes tensions entre l'universel et le local qui se repèrent dans toutes les modalités du culte des saints, quels qu'en soient les acteurs. De même, voit-on les dignitaires de ces ordres commanditer à l'occasion un art funéraire qui ne se distingue pas de celui de leurs homologues des chapitres séculiers ou des autres familles religieuses : s'y expriment les mêmes inquiétudes, la même demande d'intercession et les mêmes espérances.

Ces observations débouchent sur ce que l'on tiendrait volontiers pour un autre acquis majeur de ces études : le constat selon lequel les ordres militaires ne doivent pas être trop isolés dans leur histoire, en dépit de la singu-

larité de la mission qui fut la leur. À lire les contributions, on comprend que leur combat – leurs combats – participe du combat général mené par la chrétienté contre les forces du Mal et, par voie de conséquence, contre les ennemis de cet ordre du monde, ennemis de tout poil (dissidents, musulmans ou démons) qui entravent la marche vers le salut. La place occupée par les animaux sauvages, ces symboles du diable, dans l'iconographie des établissements des ordres militaires en Italie centrale et dans les figurations de saint Georges en apporte la preuve. Elle porte à intégrer la lutte à laquelle s'est dédiée la *militia Christi* aux efforts à mener, chacun à sa manière, par tous les fidèles pour l'édification d'une société unifiée par les représentations chrétiennes du monde et de chaque destinée humaine. La croisade n'en est qu'une modalité parmi d'autres. Telle est bien la perspective qui se dégage de l'action développée par Innocent III au cours de son pontificat et dont le pape s'expliqua lors de l'ouverture du IV^e concile du Latran (1215) ; en témoignent aussi les canons ratifiés par l'assemblée ainsi que les opérations lancées par le pontife en faveur de la Terre sainte ou de la lutte contre la dissidence. Rien d'étonnant alors à ce que les membres des ordres militaires retrouvent pour se représenter, alimenter la réflexion sur leur engagement et soutenir leurs prières, un vocabulaire partagé par l'ensemble de la société.

Comme tout secteur de la recherche, l'histoire des ordres militaires demande l'acquisition d'une compétence spécifique : le fait a donné naissance à des groupes de spécialistes bien identifiés, soudés par la force de leur sujet. Or, ce livre montre que, sans perdre son âme, une telle histoire ne peut que gagner à se montrer attentive aux questions posées par d'autres domaines de la recherche, qu'elle pourra, en retour, contribuer à enrichir. L'attention portée à la place de l'image dans la vie des ordres militaires mérite incontestablement d'être poursuivie, en prenant en compte les divers supports, peintures murales, *artefacts* liés à la vie liturgique, réalisations profanes dans les édifices d'habitation. Ce n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage, en l'occurrence pionnier, que d'en avoir convaincu les participants aux deux rencontres de Nanterre et Clermont-Ferrand et, n'en doutons pas, après eux, tous les lecteurs à venir, historiens médiévistes et historiens du christianisme occidental.

On aura donc compris que l'ouvrage édité par Esther Dehoux et Damien Carraz apporte une contribution de poids à la connaissance des ordres militaires, ces religieux déconcertants pour les esprits du XXI^e siècle mais dont il importe, sans doute plus que jamais, de développer une intelligence en profondeur. Dans cette entreprise, les historiens ont un rôle tout particulier à jouer, qu'illustre fort bien l'initiative prise par les deux éditeurs de cet ouvrage et les auteurs qui lui ont prêté leur concours : à tous, il convient, en se permettant *in fine* ce petit jeu de mots, de rendre l'hommage dû.